

III

COMME LE VENT VIENT PRENDRE LE POLLEN

Balder entend pour la deuxième fois :

- Dijon ... trente minutes d'arrêt ... ! Attention aux manœuvres !

Son wagon s'est arrêté au niveau du haut-parleur. « *Dijon, le collègue ... , les promenades du jeudi, en rang par deux, jusqu'à Talant ... , les visites d' Amora, de Terrot, de Lanvin* »

- Dijon ... Dijon ... trente minutes d'arrêt ... !

Cet appel emplit la nuit et devient presque un ordre. « *M'arrêter ! ... interrompre le voyage !* » Balder attrape son sac, descend de sa couchette, enfle ses souliers et quitte le wagon. « *Bondir hors du temps comme on saute du train en marche, se soustraire à son destin* ». Il traverse le passage souterrain : les faïences jaunes lui renvoient une lumière sale. Une odeur d'urine l'agresse. Il accélère le pas. Lorsqu'il se retourne la gare est derrière lui et dans la nuit l'horloge flotte comme une pleine lune qui indique deux heures du matin. Balder se promène seul, rue de la Liberté.

La première fois, il « avait fait la rue de la Liberté », les doigts sciés par une ficelle de chanvre, nouée autour d'un carton rempli de confitures et de gâteaux secs. Sa mère l'avait accompagné, s'était arrêtée tous les cent mètres pour demander aux passants :

- Le Collège Saint Ignace, s'il vous plaît !

Chaque fois elle s'était tournée vers lui :

- T'as entendu le bel accent qu'ils ont ici ! ... Tu sais, ça nous coûte cher ... , mais au moins tu apprendras le français et plus tard tu seras quelqu'un ...

Par la suite, il alla « faire la Libs » tous les dimanches. Trois heures de « Libs » pendant lesquelles il rôdait dans la forêt humaine comme un jeune fauve, avec l'illusion d'être libre.

La nuit est glacée. Il pleut. Ses pas l'ont conduit devant Saint Ignace. La façade de l'hôtel Renaissance a été restaurée. Tout semble neuf. Il s'approche du portail et lit : Musée Archéologique. Au-dessus, figurent les heures d'ouverture. Balder rebrousse chemin vers la Place d'Arcy, passe à côté de l'arc de triomphe. Il reconnaît l'hôtel de la Cloche souvent convoité. Cette fois, il décide de réveiller le veilleur de nuit.

Dans la chambre, il ouvre son sac de voyage. Au moment de retirer son pyjama, il aperçoit les lettres que Uta lui a demandé de ramener. Il s'assied et les éparpille sur le lit. Sur chaque enveloppe, une écriture qu'il aime : penchée, calme, haute, régulière. S'est égaré un mot de René :

« Saluto Amiko !

Le temps est maussade ... »

Balder rit. René débutait toujours ses lettres ainsi : « ça fait bien, disait-il, et c'est le maître d'école qui me l'a appris ... »

« Les cheveux ont donné un nid dans le grand chêne. J'ai déjà déniché. Figurez-vous, des coucous. Mon zoo est dans Mitgart. Des usines sont aussi là, tout autour. C'est à Monsieur Jürgen et son adresse je t'envoie. C'est pareil que Uta. Jacqueline me dit de te dire qu'elle pense beaucoup à toi. Saluto Amiko ! René »

Balder songe à la première lettre écrite à Uta. Bien installé sur l'estrade, le surveillant lit les Pieds Nickelés. C'est l'heure d'étude. Les internes travaillent. Balder fixe sur la photo le visage d'une femme assise sur un tronc coupé.

« Dijon, le 26 juin 1955

Chère Uta ... »

Chaque fois que Balder froisse une feuille, les têtes se tournent vers lui. C'est la sixième. Il ne trouve pas le ton.

« Il m'a fallu dix années pour apprendre à écrire. Dix années de silence entre vous et moi. Aujourd'hui, je me permets de vous adresser cette lettre. Peut-être vous ferai-je rire avec ma petite anecdote. Vous ne devinerez jamais où je vous ai retrouvée ! Parmi les images saintes, entre les pages du Missel. Depuis, aux offices, je néglige mes prières. C'est vous que je vénère ! Vint le jour où je dus me confesser. Devinez ce que j'ai dit au père Dubout ? La vérité!

- Remets-moi cette photo et je t'absous !

- Je ne peux pas, lui ai-je dit, Je la regretterais bien plus que mes péchés.

Je crois vous entendre rire. Balder » .

Quelques jours avant les grandes vacances, Balder reçoit en réponse un mot d'Uta :

« Tu es le bienvenu ... Ta chambre t'attend ... »

Le lendemain, Balder a aussi un morceau de craie en main comme ses camarades et inscrit sur les bancs, les tableaux, les cabinets, même sur la porte du Préfet ces mots qui résonnent dans toutes les têtes : « Grande Fuite ».

Au matin du 13 juillet les hautes murailles de Saint Ignace volent en éclat. Comme le vent vient prendre le pollen, l'élan des vacances emporte Balder vers Uta.

Le taxi repart. Balder se retrouve seul aux pieds de la colline qui domine le lac des Quatre Cantons. Le cœur battant, il avance dans l'allée bordée de roses rouges : dans un instant il sera face à elle. Il cherche des mots à lui dire mais son esprit se brouille. Comme un automate, il presse sur le bouton de la sonnette. Elle retentit à l'intérieur de la maison. Il se met à douter de la rencontre et se demande s'il n'a pas imaginé cette invitation. Mais la porte en bois massif s'ouvre. La servante n'a pas le temps d'appeler « Frau Doktor ! » : déjà Uta s'approche de lui. Une joie l'illumine. Elle le prend dans ses bras. Un pendentif frôle la joue de Balder qui se laisse envahir de parfum.

- Je ne connaissais pas l'heure d'arrivée de ton train ... En passant les doigts dans ses cheveux, elle ajoute : je retrouve tes belles boucles ... tu te souviens, tu cherchais toujours à les aplatir en les mouillant ... tu avais tellement peur de ressembler à une fille ... tu es magnifique! ... et moi ? Ai-je beaucoup changé en dix années ?

- Vous êtes toujours très belle ! bredouille Balder.

- A Süssmatt, tu ne me vouvoyais pas ! dit-elle d'un ton moqueur, viens, je vais te montrer ta chambre.

Sur chaque marche qu'ils gravissent, s'étagent des plantes vertes et des fleurs.

- Si ça ne te dérange pas, je te regarde faire, dit-elle.

Tandis que Balder range ses vêtements dans l'armoire, elle s'assied sur le lit.

- Pourriez-vous ... pourrais-tu me défaire le petit bouton de manchette ?

A travers la popeline bleue, il sent la pression, la chaleur de chaque doigt : Uta n'est plus un rêve. Elle se penche en avant pour faire passer la nacre dans la boutonnière. Son visage disparaît dans un tourbillon de cheveux. Quand elle se relève, son sourire lumineux, le décolleté de sa robe blanche, le troublent.

Le lendemain matin, Balder dort encore lorsque Uta entre sur la pointe des pieds dans sa chambre. La lumière du jour filtre à travers les volets. Dans la pénombre, elle entend une respiration. Elle s'approche du lit : de la bouche entrouverte de Balder s'écoule un filet de salive qui dessine une auréole humide sur le coussin. Elle contemple longtemps Balder en silence : son corps est légèrement replié, une jambe nue dépasse du drap. Elle dépose sur la table de nuit un vase avec une rose rouge. Apaisée, elle quitte la pièce.

Lorsque Balder se réveille, il aperçoit la rose penchée vers lui. Pendant quelques instants il y plonge nez. Un immense bien-être l'envahit et il se glisse à nouveau entre les draps. La lumière pourfend la pièce. Il sent la pression chaude du soleil sur les contrevents. Par chaque interstice les rayons obliques se jettent sur lui. Il est seul, enroulé dans son plaisir.

Balder se réveille pour la deuxième fois, lorsque Uta s'assied sur le rebord du

lit

- Nous allons déjeuner!
- Merci pour la rose.
- Quand je te l'ai apportée ce matin, tu dormais encore. Abandonné au sommeil, tu étais beau, comme l'enfant de Süssmatt.
Balder embrasse le tissu blanc qui recouvre le sein.
- Il nous faut descendre, dit Uta qui entend la clochette, Thérèse nous appelle.

- Tiens, celui-là devrait t'y aller, dit-elle à Balder en lui tendant un short qu'elle vient de prendre dans une armoire

Balder découvre la chambre d'Uta. Une cellule d'abbesse ! Contre le mur une chaise difforme: le prie-dieu. L'accoudoir et le siège sont recouverts d'une peluche rouge. Les angelots du dossier, sculptés en bois, volettent autour de la tête du Christ couronné d'épines.

- J'aime cette croix baroque, dit-elle en lui montrant le crucifix suspendu au-dessus de l'accoudoir, il y a une grande beauté dans cette souffrance.

Mais Balder a déjà le regard tourné vers le secrétaire bombé, ouvert comme un ventre qui dévoile ses nombreux tiroirs. Dans une niche profonde, il reconnaît le garçon sortant du bain.

- Tu es beau, dit-elle, en prenant la photo ... , j'aimais te frotter le dos ... , tes deux fossettes, tes dents écartées donnaient à ton sourire un charme irrésistible, tu attirais les regards L'innocence, la beauté, la souffrance se rencontraient en toi comme sur cette croix en bois de rosier ...

Lorsque Balder déplie la chaise longue sous le noisetier, Uta est déjà plongée dans sa lecture.

- Ecoute cette phrase ! « Sang sur la neige. L'innocence et le mal. Que le mal lui-même soit pur. Il ne peut être pur que sous la forme de la souffrance

d'un innocent. Un innocent qui souffre répand sur le mal la lumière du salut. Il est l'image visible du Dieu innocent . »

Balder écoute d'une oreille distraite: il regarde le corps de la femme allongée devant lui, à peine vêtue. Son vaste bassin brille sous le soleil, des taches bleutées, roses se délayent sous la peau transparente des cuisses. Une femme pleine, ronde, lisse comme une motte fraîchement retournée.

- Je t'ai retrouvé, dit Uta en lui prenant la main, mais je ne t'avais pas perdu. Ton âme je la tiens, je lui parle tous les soirs quand je prie devant le crucifix.

Un taon pique Balder à la cuisse. Uta va chercher un flacon d'arnica et avec un coton tamponne la morsure.

- Ce qui me plaît, c'est de voir que tout est lié, inextricablement lié. J'aime penser que cette fleur qui a vu le jour sur les hauteurs soigne à présent ta piqûre : son essence se mêle à ton sang. Et notre mort ? On la fait dépendre de rien. Arrêt de cœur, accident, dit-on. La mort, tout comme notre vie, on l'isole, on coupe ses racines ...

- Comment expliquer justement que je ne sois pas mort lors de mon accident ? J'étais exsangue, m'a-t-on dit .

- Ta vie n'est pas seulement en toi.

- Hallo! ... Schätzilein !

Jürgen entre dans la salle à manger au moment où Thérèse sert le muesli. Balder ne le reconnaît plus. Il porte maintenant des lunettes d'écaille, sa tête est presque chauve. Il embrasse sa femme et se tourne vers Balder.

- Je suis heureux que tu sois parmi nous ... J'espère que tu as fait un bon voyage.

- Excellent ! répond Balder, un peu impressionné par ce quadragénaire qui se montre si jovial avec lui.

Deux rides verticales séparent les épais sourcils noirs et lui donnent malgré lui un air autoritaire.

- Je ne le vois plus souvent, dit Uta. Il rentre rarement avant dix heures et le matin, il me quitte de bonne heure. Sauf aujourd'hui ! mais il vient de passer cinq jours à Hambourg.

- Schätzilein, dit-il à Uta en lui entourant la taille, tu devrais préparer les sacs à dos. Demain matin nous partons dans les Alpes !

- C'est le plus beau cadeau que tu puisses nous faire !

- Tu soignes mal notre hôte, ajoute-t-il, tu devrais savoir qu'en France c'est un crime de boire de la tisane avec du fromage !

Uta secoue la clochette, mais Jürgen l'interrompt :

- Non, Thérèse ne connaît rien en vin, si tu veux bien, Balder, allons choisir ensemble une bouteille.

Au cours de la soirée Jürgen demande à Balder s'il a déjà passé son baccalauréat, quels sont ses auteurs préférés, ses opinions concernant la politique française.

- Je ne crois pas aux hommes, dit Balder, je ne crois pas à leur politique. Je ne pourrai jamais changer le mal en bien. Si vous me permettez, j'aimerais savoir comment vous faites pour réussir ?

- Il a la bosse des affaires, dit Uta.

- Je vois que vous êtes faits pour vous entendre, Uta et toi. Vous vivez dans votre monde ... et moi, je vis dans le monde. Les affaires me passionnent, c'est un engrenage sans fin.

- J'ai appris qu'à Pfastatt il y a une nouvelle usine ...

- Ce n'est pas si simple que ça ! Une société d'abattoirs a fait appel à ma banque pour financer ses travaux d'extension. Le marché est conclu : je lui prête les sommes nécessaires avec des avantages particuliers et elle s'engage à me céder en exclusivité tous les déchets, os et autre. L'art, c'est de trouver une matière première bon marché, de la transformer, de bien la vendre, et d'être le premier à le faire.

- Et que fabriquez-vous avec les os ?

- Dans le moulin à os de Pfastatt, tout est transformé en aliments pour animaux.

- J'espère que tu n'as pas touché à Migart, dit soudain Uta, ni au grand chêne !

- J'ai même dû intervenir énergiquement, répond-il, la commune songeait à t'exproprier pour aménager un parc public.

- Jamais, tu entends, jamais ! s'écrie-t-elle.

- Si tu voyais ton village! Des maisons à tort et à travers. La zone industrielle qui rogne la forêt et Mitgart intouché, là au milieu, presque un anachronisme. Pour calmer la municipalité, je lui ai laissé croire qu'un jour nous lui en ferons don, en mémoire des Von Baldersheim.

- Que personne ne touche au grand chêne, reedit-elle, ce serait ma fin ...

- N'exagérons rien, je connais la valeur du symbole ! J'y veillerai ! J'ai fait réparer les murs, construire la maison du gardien. Uta, si tu veux mon avis, tu vis enfermée, dans ton univers, il serait bon que tu en sortes, pour voir le monde en marche !

-Tu me l'as déjà dit !

- Tu n'es jamais retournée à Pfastatt ? demande Balder.

- Non, j'ai trop peur ! Tout a été saccagé par la guerre d'abord, et aujourd'hui par le progrès. Je veux que mon village reste intact dans ma mémoire. Avant

ton arrivée j'étais angoissée. Mais quand tu m'es apparu, j'ai aussitôt retrouvé l'âme de Pfastatt.

- René m'a écrit qu'il était le gardien de Mitgart !

- Il est peut-être un peu simplet, répond Uta, mais j'ai confiance en lui. Se tournant vers Jürgen qui prend congé, elle ajoute : Il faut me comprendre, même si je vis ici, mes racines sont là-bas.

Au-delà d'Engelberg, impossible de poursuivre la randonnée. Les nuages défilent à vive allure. Jürgen propose de passer la nuit à l'hôtel du Trübsee.

- Toi et ta pleine lune ! dit-il à Uta sur un ton moqueur, ... Où est le beau temps ?

- C'est demain, tu es en avance d'une journée !

Jürgen va réserver deux chambres. Balder et Uta partent à la recherche du lac. La montagne bouge, les entraîne : au duvet imperceptible de leur visage s'accrochent mille gouttelettes de brume. La montagne les enferme dans un cocon de bruine. Là où leur peau se frôle, naît un doux ruissellement, une caresse qui fait déborder les fossettes de Balder, battre les paupières d'Uta. Les pas se mêlent au clapotis du lac qu'on devine tout proche, recouvert de l'épais remous des nuages que les bourrasques déchirent et raccommodent tour à tour.

- La montagne me rend folle, s'écrie Uta, j'ai envie de faire des choses extraordinaires !

Elle s'agenouille, ouvre ses bras et fait de larges gestes pour attraper les lambeaux de nuages.

- Un blanc, un noir, dit-elle à côté de Balder étonné, je mélange ... , je malaxe... , je distille..., je brasse ... , le chaudron est plein ... ! Je fais un breuvage pour toi !

La pluie colle ses cheveux sur ses joues. Le manteau détrempe épouse et accentue la courbe de son dos.

- Les rhododendrons donneront le sang, les racines profondes le suc amer ! Je creuse, je tire, je déterre Balder, tu sens l'arnica sauvage ? Celle qui coule dans tes veines ! J'arrache les étamines ! Vite de la gentiane ! J'épile les lèvres pubescentes de l'edelweiss ... ! Je saupoudre, j'écume, je hume!

Elle parle dans son dialecte guttural :

- Rrhout ! ... Ounrrrhout ! ... Rrrrhout ! ... Ounnrrrhout !

Tout à coup elle se lève :

- Et maintenant, bois mon filtre d'herbes !

Elle prend le breuvage dans le creux de sa main et le porte aux lèvres de Balder.

- Bois encore ! C'est mon filtre d'amour !

Les gestes d'Uta sont saccadés. Sa chair est comme possédée par le jeu.

- Oh ! ... l'effet ne se fait pas attendre. Miracle ! Tu ne sens pas comme tu te transformes en arbre ? Lève tes bras ! Oui, comme ça ! Ce n'est plus de la peau, mais de l'écorce que je caresse ! Tes boucles, c'est la mousse humide du tronc ! ... des lichens ... Balder .. Balder ... ! Tu es le chêne de Pfastatt ! Tu es mon chêne immortel !

Elle se jette autour de lui, l'enferme dans ses bras.

- Son odeur ! ... Tu as son odeur !

Balder lui saisit alors la main :

- J'aime la pluie ... ! J'aime ton grain de folie, mais arrête-là le jeu que tu as si bien joué ... ! Tu m'as presque fait peur !

Pluie et larmes se confondent sur les joues écarlates d'Uta.

- Je guettais ce jour ... Je le guettais pour toi !

Uta vient d'ouvrir tout grand les volets et les fenêtres de la chambre. La lumière violente éblouit Balder. Uta se tient debout dans l'encadrement de la terrasse.

- Viens ! C'est le Titlis !

Une immense pyramide de glace émerge d'une sorte de gangue noire et se détache sur un ciel parfaitement bleu.

- Tu vois, là-bas, dit-elle à Balder qui l'a rejointe sur le balcon, c'est le Jochpass : nous allons le franchir tout à l'heure.

- En une nuit, ils ont fleuri, dit Uta en montrant les rhododendrons, ce rouge qui envahit tout, c'est ma couleur... celle de l'été.

Le sentier zigzague entre les rochers fleuris. Jürgen ouvre la marche, suivi d'Uta : son grand chapeau de paille tressé se balance sur son dos. Sur l'autre versant du col, plus vert, plus doux, les bruits des cascades s'ajoutent aux sonnailles des troupeaux.

- Je ne bouge plus d'ici ! dit Uta en se jetant dans l'herbe, tout près d'une chute d'eau. Viens ! je t'enlève tes gros souliers, dit-elle à Jürgen, trempons nos pieds !

- J'ai cherché un edelweiss, dit Balder on s'asseyant à côté d'eux, je reviens bredouille !

- C'est une fleur qui ne se donne pas à n'importe qui, elle pousse sur les arêtes extrêmes, pour l'avoir, il faut risquer sa vie ...

- En réalité, précise Jürgen, elle pousse partout. Mais comme elle est très recherchée, on ne la trouve plus qu'aux endroits inaccessibles ! On fabrique vite les mythes !

Uta s'approche de Balder :

- Ce serait dommage que ton visage pèle demain !

Elle prend de la crème sur le bout du doigt et caresse le front, le nez, effleure les lèvres. Balder ferme les yeux et se laisse envahir par la douceur des gestes. Uta saisit alors sa main et celle de son mari :

- Je ne peux pas être plus heureuse qu'entre vous deux !

Avant de s'allonger, elle contemple Balder : ses boucles folles, ses lèvres brûlées par le soleil, prêtes à éclater. La tête de Balder repose dans les gentianes bleues, elle semble portée par leurs doigts de velours. Uta songe au jour où il devra la quitter .

Le jour s'épaissit entre les parois rocheuses. Des oiseaux. noirs tournoient dans l'espace bleu, entre les cimes crénelées. La nuit semble sourdre des plissements sombres de la montagne. Une longue note répétée devient la voix vibrante de la vallée. Bientôt ils aperçoivent près d'une ferme un berger qui tient une longue trompe entre ses mains. A deux mètres de lui, l'extrémité évasée, recourbée vers le ciel, repose sur l'herbe. Les cascades, les sonnailles se taisent. On n'entend plus que son appel.

- Pourquoi sonnez-vous de l'alphorn ? demande Jürgen en s'approchant du berger.

- Pour vous faire venir, répond celui-ci en riant. Puis dressant l'oreille, il ajoute : ça y est ! On me répond !

D'une autre vallée, d'un autre monde s'élève une plainte et un dialogue s'amorce. Ils écoutent.

- ça fait huit jours que nous n'avons pas vu le soleil, leur dit le berger, et ce soir c'est la pleine lune ... , ça me donne envie de parler ...

- Si, nous dormirons à l'étable, dit Sami durant le dîner auquel ils ont été conviés.... , il faut que j'y sois, une vache va faire son veau ...

- Moi, je prête mon lit à la dame, s'écrie Güshti qui a bu trop de bière.

Tschapala, l'idiot, prend son harmonica et sur un air qu'il improvise, se met à tourner autour d'Uta. Güshti se lève et entonne un chant tyrolien. Sa longue barbe lui couvre la poitrine et tremble sous sa mâchoire. Sami verse de l'eau-de-vie. Uta rit.

- Allez, Tschapala, une polka ! crie Güshti, la dame et moi, nous allons danser !

Le plancher en bois résonne sous leurs pas. Uta sent les longs poils roux envahir sa poitrine, frôler son épaule. Par instants, il la chatouillent tant qu'elle mordrait dedans. Ils ont une odeur d'étable.

- Venez faire la ronde, crie Uta à Jürgen et Balder.

La maison tremble. Jürgen doit bientôt s'asseoir, l'alcool et les virevoltes lui donnent le vertige. Uta qui perd l'équilibre se rattrape à la barbe de Güshti et crie sous le regard étonné de tous :

- Regardez comme il est fort ! C'est notre Samson !

Les deux mains refermées sur la barbe, elle se laisse pendre.

- S'il ne me supporte pas, je lui fais des nattes !

Güshti résiste, son front ridé brille de sueur. Tout le monde assiste au numéro avec grand intérêt. Petit à petit, elle l'oblige à se mettre à quatre pattes.

- Allez, relève-toi, s'écrient les autres bergers.

Mais Güshti s'écroule, épuisé sur Uta.

- Je n'ai plus de mâchoire, dit-il.

- J'ai gagné, s'écrie Uta en se remettant debout.

Tous applaudissent. Assis sur une chaise, tandis qu'il avale une bière, Uta tresse deux magnifiques nattes.

- Les vaches ne vont plus me reconnaître ! dit-il.

Sur les bords du lac de Beinwil, quelques jours plus tard.

- Il me semble que nous faisons des envieux ! dit Balder.

Uta se met à rire aux éclats. Des gens attablés sur la terrasse qui surplombe le lac, s'arrêtent un instant de mastiquer et leur jettent un coup d'œil.

- Tu vois cette dame toute poudrée, pleine de bijoux, qui sait ce qu'elle imagine ! Pauvres gens !

Uta parle à haute voix. Elle veut déranger. Elle défait son chignon et laisse tomber ses cheveux sur ses épaules.

- Je te plais ?

Balder lance un regard admiratif mais au fond de lui, il préférerait une attitude moins excentrique : elle le met mal à l'aise quand elle prend des airs de jeune fille. Il se tait.

Des tilleuls en fleur parfument l'air et bourdonnent d'abeilles. Un gros bateau à vapeur laisse derrière lui un large sillage blanc. Elle le suit des yeux.

- Je pense à ton départ, promets-moi d'écrire !

Son visage s'assombrit, ses yeux grand ouverts le fixent, ses lèvres tremblent.

- Je voulais attendre que tu sois parti pour te le dire, mais à quoi bon ! ... je t'aime !

Après un long silence :

- Je n'aurais pas dû te dire cela. Je ne veux pas que tu souffres comme moi ! Ne m'en veux pas ! Je t'aime ! Te le dire ! Seulement te le dire !

« *Je t'aime ! ça veut dire prends-moi, emporte-moi !* » . Balder entraîne Uta à travers le parc qui descend au lac. Des rosiers partout : leurs couleurs rouges et blanches grimpent le long des tuteurs et se referment au-dessus de leurs têtes. La tonnelle ressemble en son extrémité à l'un de ces autels préparés fiévreusement et devant lesquels les processions s'arrêtent. Ils s'assoient : le fils repose sur les genoux de la mère. Etrange Piéta ! Uta serre Balder contre elle. Le bonheur et la souffrance la pétrifient.

« *Je t'aime ! ça veut dire je suis à toi, embrasse-moi !* » Ses lèvres, ses dents, sa langue, il les rencontre pour la première fois.

« *Je t'aime ! ça veut dire caresse-moi !* » Ses doigts pour la première fois frôlent son visage, entrent dans ses cheveux, s'enfoncent dans la molle douceur de ses seins. Les roses joufflues comme des visages d'angelots les regardent : elles tendent à Balder la clef magique qui ouvre une à une, toutes les portes de l'amour. Balder découvre des bonheurs insoupçonnés, inoubliables, des illuminations, des éclairs de paradis.

Il fait déjà nuit quand Jürgen vient les chercher :

- Schätzlein ! j'ai trouvé ton mot ! Si nous mangions ici ?

- Je suis un peu lasse, je préfère rentrer.

Balder marche derrière eux et se glisse dans la voiture sans dire un mot.

- Mets-toi devant ! dit Jürgen, il y a de la place pour trois, tu feras plaisir à Uta !

Assis à leurs côtés, Balder éprouve de la honte. Il a hâte de se retrouver seul dans sa chambre.

Balder somnole, une sirène lui apparaît. La queue d'écailles est restée prisonnière du lac et il étreint le buste éclatant qui émerge des eaux. Puis c'est l'hiver, le lac est gelé, les glaces se sont refermées autour de la taille de la sirène. Balder glisse et la poitrine lui sert de butoir. Il prend tout son élan pour mieux rebondir sur les seins. De temps en temps, la sirène l'arrête et le retient dans ses bras

- Toi, tu vis tout entier au-dessus des glaces, moi, l'hiver me serre jusqu'à la taille : j'appartiens à deux faunes. En-bas, dans la nuit aquatique, des bancs de goujons s'entre-dévorent pour pénétrer mes orifices. Certains s'aventurent jusque dans mes intestins, voudraient me traverser pour que je les vomisse dans la lumière d'ici. Oui, le ciel est dépeuplé, il y a toi et ma moitié non-immersée. Tu es pur et si désirable que mon corps sans sexe t'ouvre sa bouche. Mais je sens des brochets se ruer sur moi et se disputer les restes de ta semence. Les doigts égorgeurs de l'hiver me coupent par le milieu. Je ne peux plus vivre ...

Un bruit dans le corridor, des allées et venues, des cris arrachent Balder au rêve. Il lui semble qu'on se bat. Il reconnaît les voix de Jürgen et d'Uta.

- Elle a dû tout lui dire, pense Balder, soudain très inquiet. Il la frappe. Elle cherche peut-être refuge chez moi ?

Son cœur bat fort, il épie chaque parole.

- Lâche-moi ! s'écrie Uta, Je le veux tout entier, au moins une fois ou mourir !

- Pas dans cet état ! Tu oublies son âge ! dit Jürgen. Avale ça. ! ... ça te calmera !

Le lendemain, lorsqu'il se réveille, Balder trouve un mot sur la table de nuit : « J'ai dû partir. Ton train est à 11h.15. Ce qui ne nous tue pas, nous rend plus fort. »

Balder contemple l'écriture saccadée : « *Je n'ai pas voulu cela, se répète-t-il, ma présence a jeté le trouble sur cette maison* ». Dans sa tête résonnent encore les éclats de voix de la nuit. « *Je devrais être malheureux et ne le suis même pas!* ». Une sorte de jouissance naïve l'envahit. « *Hier encore, je me sentais insignifiant et me voici investi d'un pouvoir que je n'aurais jamais soupçonné. L'amour me l'a révélé. J'existe, je sens ma force. Uta pleure. Ses larmes me consolent presque. Uta perd la tête, sa folie m'éclaire : ce qui ne me tue pas, me rend plus fort.* »

Balder relit le mot : « *Partir !* » mais quelque chose le retient d'ouvrir la porte, « *partir!* » mais il se sent prisonnier comme le malfaiteur surpris.

Il ouvre les volets : dehors tout est gris et humide. Le lac a disparu dans les nuages, les montagnes aussi. Il s'assoit à sa table. Il reste longtemps devant la feuille blanche. Les mots lui semblent fades, morts. Puis il froisse le papier, le jette dans la corbeille et commence à faire sa valise.

Seul, dans la chambre de l'hôtel de la Cloche, Balder n'arrive pas à détacher son regard de cet aphorisme: ce qui ne nous tue pas, nous rend plus fort. Il vient de retrouver ce billet qu'Uta écrivit d'une main tremblante de désespoir. Uta n'a pas succombé à ses tourments. Les lettres étalées devant lui sur le lit en témoignent.

« Lucerne, le 23 juillet 1956

Balder ! Je suis sauvée ! Il vaut mieux que tu sois loin : tu ne me reconnaîtrais pas. L'idée de renoncer pour toujours à toi m'a d'abord brisée. Toutes mes forces m'ont abandonnée. Je n'ai plus été que douleur : je me laissais mourir. Je t'écris pour te dire que je suis sauvée. Jürgen pense même qu'à l'avenir nous pourrions nous revoir. Jürgen m'aime. Je lui suis reconnaissante d'avoir respecté ma liberté. C'est un homme extraordinaire : il a une maîtrise qui devrait me servir d'exemple. Il m'a mise en contact avec le Père Hartmann, un capucin : j'ai confiance en ce prêtre. Pendant des semaines j'ai tout raconté au Père, et peu à peu, il m'a montré le vrai chemin. Je me sentais renaître. Une nuit, j'ai eu une vision merveilleuse : le [Christ](#) m'est apparu, debout, sur un tas de ruines. A partir de ce moment, je savais que j'étais sauvée. La lumière se fit : ce n'est pas moi qui vis, mais le Christ vit en moi !

Bien sûr, les tourments n'ont pas cessé : ils ne font que commencer. Mais maintenant je sais pourquoi je lutte. J'aimerais tellement que tu comprennes ! Je t'aime encore ! J'aime le Christ en toi ! Notre chemin ne fait que débiter. J'ai découvert le vrai sens de notre rencontre: dépasser Eros, marcher vers le Christ, « car toute chair est comme l'herbe »

Mon cher Balder, pardonne-moi si je ne parle que de moi, mais il fallait que je te dise tout cela. Des forces nouvelles, des joies nouvelles grandissent en moi. J'entrevois des devoirs et le bien qu'il me faudra accomplir pour vivre cette vie selon la volonté de Dieu.

Ne crois pas toutefois que je sois un être idéal : je reste une créature sauvage, ardente, démesurée et quelquefois très faible. Toujours reviennent au fond de moi les images des hauteurs éthérées : elles me procurent consolation et joie profonde. J'aimerais alors presser mon visage dans un bouquet de gentianes, dans leur bleu si intense.

Je caresse tes magnifiques cheveux.

Uta »

« Lucerne, le 27 juillet 1956

Mon cher Balder !

Je suis allongée sur la terrasse : c'est à nouveau une de ces douces et merveilleuses soirées d'été. Et je réfléchis, j'essaie de comprendre pourquoi Dieu doit être un Dieu d'amour.

Aurait-il mis sans cela dans nos cœurs cette insatiable soif d'aimer ? Dieu m'a donné une trop grande capacité d'aimer et de souffrir. Quelquefois, je me dis que je vais en mourir. Mais ce serait bien trop facile. Je suis profondément convaincue que chaque homme n'a qu'une destination dans sa vie : atteindre aux rivages infinis de l'amour divin. A travers des chemins embrouillés, Il nous y conduit en silence. Souvent nous l'oublions et nous offrons notre résistance. Mais cela ne sert à rien. Il nous guide. Souviens-toi, un jour je t'ai dit que Dieu luttait pour notre amour. Alors tu L'as qualifié de Dieu de misère. Moi, je te dis que c'est précisément ce qui fait de Lui un Dieu magnifique.

Une belle musique parvient à mes oreilles. Elle est douloureuse. Je pense à toi. De tout cœur, je te souhaite de retrouver la paix intérieure.

Uta »

« Lucerne, le 28 juillet 1956

Mon cher Balder !

J'ai ta lettre entre les mains. Je l'ai lue et relue. Comme tes pensées me sont proches et familières ! Mais d'abord je dois rectifier ta vision de moi : je ne suis pas aussi bonne et parfaite que tu l'imagines. Certes, je m'efforce à travers des luttes incessantes d'atteindre à l'idéal chrétien. Mais je ne connais que trop bien les zones d'ombre de mon âme. Sache-le, souvent les deux femmes qui m'habitent se livrent un exténuant combat : s'affrontent alors en moi l'être de pureté si proche de Dieu - incarné par Marie - et celui de péché, aveugle, destructeur. Seule me porte la grâce divine.

Jamais le renoncement n'a pris possession de ma vie avec autant d'exigence. Je lutte sans cesse pour l'accepter au milieu de tourments indicibles. Lorsque me submergea ma passion pour toi, j'étais une femme débordante d'amour, de désir. Pourtant le germe de mon abnégation était déjà là : la nuit je m'effondrais de douleur. Dès les premiers instants j'ai perçu au fond de mon être, ce qu'il y avait d'effroyable dans notre liaison : elle n'avait pas le droit d'exister. C'était atroce ! Ce que je désirais le plus au monde ne devait jamais voir le jour. Comme la femme enceinte qui sent les premières secousses de l'enfant, je vibraï à chacune de tes paroles. Dans ma chair et mon cœur grandissait la flamme : l'enfant impossible, illégitime, l'enfant à tuer, j'ai succombé au désir de le voir vivre !

Mon devoir, à présent, c'est d'être là pour toi, de te venir en aide dans tes

luttons, de prier pour toi de toutes les forces ardentes de mon âme, de ne jamais t'abandonner, de te retenir dans l'amour qui anime mon cœur, tant que tu en éprouveras le besoin.

Oui, je paye notre folie, mais de combien de souffrances ! Tu ne peux te l'imaginer et d'ailleurs tu ne le dois pas : je ne sais donner qu'avec largesse. Un jour le repos et la paix profonde m'habiteront de nouveau, j'en ai aujourd'hui la certitude.

Je comprends tout ce que tu m'écris. Dans le dépassement de la haine se trouve le commencement d'une vie nouvelle. Et grâce à l'amour nous nous adressons à notre prochain. Nous quittons l'étroite prison qu'est notre personne. Mais l'amour ne doit pas s'épuiser à nourrir de beaux sentiments. Sinon, il devient un danger qui nous éloigne de la réalité. L'amour, c'est la volonté d'apporter à l'autre le meilleur de soi-même. Aimer, c'est agir. D'ailleurs aimer Dieu, c'est pour l'essentiel, agir selon sa volonté.

L'avenir nous révélera peut-être quelles sont les forces mystérieuses qui nous ont poussés l'un vers l'autre. Moi aussi j'ai de plus en plus la certitude que j'ai été guidée vers toi par des puissances qui me dépassent, que je dois accomplir une mission et que ma responsabilité est immense.

Je te porte dans mon cœur.

Uta »

« Lucerne, le 3 août 1956

Mon cher Balder ! Il y a quelques temps encore le doute aurait pu m'effleurer. Maintenant, j'ai la certitude que Dieu est là, qu'Il vit en moi. Dieu a voulu que je vive. Sans Lui, je serais morte aujourd'hui. C'est bien la preuve qu' Il existe, s'il en fallait une.

Même le mot « renoncer » , qui a réveillé tous les tourments de mon âme, a pris un sens nouveau. Renoncer n'est autre chose qu'apprendre à devenir maître de soi. C'est choisir librement entre les forces primaires et spirituelles. C'est choisir entre l'instinct et Dieu. Mon choix est fait. Chaque soir, je prie Dieu qu'Il te vienne aussi en aide. Lorsque nous serons assez forts tous les deux, nous pourrons nous revoir. Balder, ce ne sont pas les forces obscures qui nous lient, mais la volonté de Dieu. Il a éprouvé nos corps pour mieux nous révéler la puissance de nos âmes. Devenons purs comme le désir de Dieu.

Je prie pour ton âme.

Uta »

« Lucerne, le 5 août 1956

Mon cher Balder !

Tu veux savoir quelle prière j'adresse à Dieu. Humblement je lui parle :

Seigneur, faites que j'aime Balder comme il vous plaît et que mon époux qui m'est si cher, ne soit en rien lésé.

Seigneur, faites que je le guide vers les hauteurs et que jamais je ne l'entraîne vers les abîmes.

Seigneur, faites que je veille sur la pureté de son cœur et du mien, que jamais plus je ne lui donne l'occasion de pécher, que je ne désire plus rien pour moi.

Seigneur, puissiez-Vous Vous révéler à lui.

Seigneur, faites que notre quête soit authentique et que si cela était nécessaire, nous trouvions les forces pour nous séparer.

J'ai l'impression d'être une vasque qui recueille ta vie : déverse-toi en moi. Tu as toute ma confiance. Je ne suis qu'un grand cœur appesanti par un lourd mais doux fardeau.

J'aime ta franchise : « Ni une marche forcée, ni un autre être ne pourront atténuer ce désir d'être dans tes bras, m'écris-tu, tu as jeté l'allumette enflammée et tu es partie en courant. Depuis toutes les essences brûlent. Et maintenant tu appelles Dieu à ton secours comme d'autres les pompiers. Tu me parles de renoncement - oui, par nécessité - mais telle n'est pas ma volonté. Je ne peux nier une partie de moi-même ! »

Balder, ne t'ai-je pas déjà donné bien plus que je n'aurais dû ? Tu m'écris aussi que tu es seul - c'est comme un cri - C'est vrai et en même temps c'est faux ! Chaque homme est seul quand il est question de son jardin intérieur où personne ne peut pénétrer. Au fil des ans, l'homme s'approche de plus en plus de son noyau, de ce qu'il y a de divin en lui. Son être se raffermir et se clarifie par suite d'une lente décantation. Tu sembles épouvanté par l'âge : n'apporte-t-il pas ouverture d'esprit, maturité, indépendance intérieure, résignation, paix au fond de soi-même, repos en Dieu ? Mais tu es encore jeune, très jeune et il est de ton devoir de traverser les agitations de la vie, de lutter, de brûler, de te battre. Aie donc patience !

Là où n'est pas Dieu, règne la nuit sans fin ! Je ne voulais pas l'admettre. Comme toi, je laissais gronder en moi les forces de la nature, je vivais au rythme des saisons. j'adorais de faux dieux. Sans cesse je frôlais le gouffre, ces forces allaient m'anéantir. Pourtant la femme est un être religieux: sa mission est d'amener l'homme à Dieu.

Tu te plains car personne dans ton entourage ne t'aime comme tu le souhaiterais. Sommes-nous en droit d'attendre tant des autres ? Ne serait-ce pas plutôt à nous de tendre à aimer les autres, d'apprendre à donner sans se dire par avance que va-t-il me rendre?

Comme je voudrais maintenant être assis sur le bord de ton lit et caresser tes boucles ; toi mon grand, si grand garçon ! Lorsque nous aurons appris à être plus raisonnables, nous pourrons nous revoir. Je désire tellement te revoir !

Mais tu ne dois pas gaspiller trop d'amour pour moi : ce serait une grande faute de ma part si un jour je devais constater que ton attachement à moi devînt un empêchement à poursuivre ta route. Je te le dis très franchement, trouve une

jeune fille digne de ton amour. Avec elle, tu seras délivré d'une partie de ta solitude.

En vérité, tu devrais remercier Dieu pour tous les tourments, toutes les passions qu'Il te fait subir : c'est cela la vie pleinement vécue. Quand viendra le grand âge, nous aurons alors encore assez de temps pour jouir du repos.

Que mes lettres soient comme des colombes, qu'elles t'apportent amour, force et consolation.

Uta »

« Lucerne, le 8 août 1956

Mon cher Balder !

Quelle joie profonde n'ai-je pas éprouvée on lisant ta lettre ! Tu veux sortir à tout prix de l'impasse où tu te sens prisonnier, tu ne veux plus brûler pour rien et tu tentes de te rapprocher de Dieu. Tu as même prié. Mais tu ne dois pas être trop impatient et attendre tout de Lui d'un seul coup. Toute chose a besoin de mûrir .

Comment je me représente à Dieu ? Je te l'ai déjà dit, je L'ai vraiment rencontré au fond du gouffre, alors même que je perdais la raison. En réalité, il faut renoncer à vouloir saisir Dieu avec sa raison. Que serait un Dieu que nous pourrions comprendre dans sa totalité ? Dieu nous est accessible à travers nos sentiments, notre conscience, notre sensibilité et aussi notre vouloir. A travers nos expériences intimes. Certes la raison est un don merveilleux, mais elle est loin d'être tout.

Je crois que tu as aussi une fausse représentation de Dieu : tu Le vois comme un être parfait, immuable. Dieu n'est pas coupé du monde, enfermé dans sa grandeur. Il est vivant. Nous Le cherchons aussi trop souvent dans l'infini ou même dans la nature, dans le flux végétal où tu sembles avoir trouvé quelque temps une forme de consolation. Moi aussi, j'ai été proche des plantes. Mais il y a les hommes.

Notre vie est parfois un fardeau insupportable : là où l'humain en nous abdique, où, seuls, nous ne pouvons plus faire un pas, commence la grâce divine. Le Christ lui-même a dit: « Contente-toi de Ma grâce ».

Comme il est facile d'allumer un feu et combien il est difficile de l'éteindre ! Cette grande passion pour toi me submerge encore trop souvent : je me sens seule, je m'agenouille, m'accroche à la croix pour ne pas être emportée. Je supplie Dieu de venir en aide à mon être de feu et d'abîme. C'est alors que je sens la terrible responsabilité que j'ai face à mon âme. Va-t-elle résister ? Va-t-elle s'élever ou glisser vers les profondeurs ? Je sens alors parfaitement que je ne suis plus tenue que par le fil de la grâce divine. Et c'est à elle que je m'accroche.

D'innombrables tempêtes m'ont déjà assaillie. Accorde foi à mon expérience.

Jette-toi dans les bras de Dieu, aie confiance en son aide, lorsque tu sens tes pas faiblir. Le Christ est descendu au plus profond de notre misère humaine. Aucune détresse, aucun péché ne Lui sont étrangers. Nous ne devons plus chercher un Dieu lointain. Par le Christ tout nous est donné. Je te demanderai de relire des passages du Nouveau Testament.

Uta »

« Lucerne, le 10 août 1956

Mon cher Balder !

Tes lettres me remplissent de bonheur. Qu'il est magnifique que tu te sois décidé à former ta volonté, à vouloir te prendre en charge. Tu es sur le bon chemin. La volonté nous aide à ne pas nous laisser engloutir par les sentiments. Comme nous nous ressemblons tous les deux ! Et comme je te comprends ! Je perçois ton âme.

Je rentre d'une promenade dans les Alpes : il ne s'est pas écoulé une journée, une heure où je n'aie pas pensé à toi. La beauté et la pureté des montagnes telles que nous les avons découvertes lors de notre randonnée, m'ont été insupportables. J'ai désiré ardemment ta présence, chaque pas m'a été un fardeau : ivre, prête à n'importe quelle folie.

Le cœur brûlant je traverse la vie. Mais je sais qu'un jour ce cœur trouvera son accomplissement en Dieu, en Son amour infini. Il n'y a ici-bas aucune satisfaction définitive.

Celui qui voudrait le croire, est victime d'une illusion. Mais dompter Eros est une longue et douloureuse tâche.

En pensée, je tiens entre mes mains ta tête, et caresse tes merveilleuses boucles.

Uta »

« Lucerne, le 12 août 1956

Mon cher Balder !

Comme je dois être reconnaissante à mon destin et à toi-même d'être entré dans ma vie ! En devant renoncer à toi, j'ai découvert en pleine lumière ce qui en fin de compte est exigé à chaque humain : le renoncement. Qui aime sa vie, la perdra ! Qui la donne, sauvera son âme ! Avec toi la grande tentation du paradis a pris possession de ma vie avec une force jamais égalée. Au nom d'une volonté supérieure, j'ai dû renoncer aux souhaits de mon cœur. Avec toi, la plus grande douleur, une douleur sans nom est entrée dans ma vie mais aussi la chance unique d'élever mon âme. Que tu dusses entrer dans ma vie, cela était décidé depuis toujours.

Et maintenant, je sais aussi l'avoir pressenti dans un rêve prophétique, un mois avant ta venue. Aujourd'hui je comprends ce rêve resté si longtemps

énigmatique. L'homme est torturé par ses névroses aussi longtemps qu'il refuse d'accepter sa mission morale. C'est une vérité vieille comme le monde : Dieu nous a donné notre conscience et si nous ne suivons pas sa loi, nous tombons malades. Celui qui ne veut pas accepter sa croix, sa divine destination sera doublement crucifié.

La description de ta rencontre avec ce peintre Grec à Paris m'a remplie de joie : il faut t'ouvrir aux autres.

Le 13 août.

Toute la journée je n'ai pu détacher ma pensée de toi. Je voudrais te dire infiniment de choses. Mais je n'ai le droit que de me taire. Je dois me taire.

Uta »

« Lucerne, le 15 août 1956

Mon cher Balder ! Je n'ai qu'un désir que tu sois là, en ce moment agenouillé devant moi, la tête reposant sur mes genoux et alors je te dirais quel garçon impatient et magnifique tu es, car tu aimes ce qui est noble. Je voudrais tant te dire, que j'ai de la peine à ordonner mes pensées.

C'est merveilleux que tu existes, que tu sois là sur terre avec tes luttes, tes grandes et terribles pensées, avec ta richesse. Malgré toutes les souffrances que tu as fait naître en moi, je te suis reconnaissante d'avoir le droit de participer à ta vie intérieure, d'avoir ta confiance et de pouvoir te venir en aide avec la force de mon cœur.

Mon très grand garçon, je te comprends en tout. Moi aussi, je refusais de m'adapter à la société, je rêvais d'une vie de solitude, je me sentais en harmonie avec la nature, je ressentais l'emprise des puissances élémentaires. Je ne voulais pas passer par les hommes, je voulais éviter Dieu. J'étais une sauvage. J'ai mis du temps à comprendre que tout ce qui m'éloignait des hommes et de Dieu me rendait stérile. Les arbres ne parlaient pas, mais je les faisais parler. Je leur prêtais mes intentions. J'étais une païenne à l'écoute du vent des saisons, du tonnerre, des esprits, à l'écoute de ma vie instinctive. Où était Dieu dans tout cela ? Où était le vrai sens de ma vie ? C'est ta venue qui m'a jetée définitivement dans les bras de Dieu. C'est aux heures les plus sombres de ma nuit, que j'ai vu clair.

Toi aussi, tu prendras ta place dans la société, tu gagneras de l'argent, tu te marieras, tu auras peut-être des enfants et malgré tout, tu resteras fidèle à tes idéaux : me crois-tu ? Ou bien serais-je pour toi un mauvais exemple de réussite sociale ? Penses-tu que l'argent et mon rang m'ont gâtée comme le ver dans le fruit ? Je ne le crois pas : je méprise l'argent et la possession.

Je t'embrasse en pensées sur ton magnifique front.

Uta »

« Lucerne, le 20 août 1956

Mon cher Balder !

Tu me poses tellement de questions que je ne sais par où commencer. La peur de passer pour ridicule aux yeux des autres n'est que la surestimation malsaine et sans borne de toi-même. Nous ne pouvons supporter que quiconque détecte en notre « divinité » - car dans notre comportement narcissique nous nous prenons pour Dieu - la moindre imperfection. C'est tout de même bête de se prendre pour quelqu'un d'important ! La merveilleuse liberté de l'esprit réside dans l'indépendance qu'on acquiert vis à vis de l'opinion des autres et du monde en général. La véritable liberté nous la trouvons dans notre relation à Dieu. C'est de Lui que nous vient la vraie échelle des valeurs.

Dans le domaine de l'esprit une invalidité physique, une imperfection corporelle n'ont pas de signification négative, mais bien au contraire, un manque peut devenir le stimulant qui mène vers le triomphe de l'esprit ... »

La lettre glisse des doigts de Balder. Il lutte contre le sommeil et pense à ce que fut leur première rencontre. Une grosse locomotive noire, cerclée de cuivre fait irruption dans sa mémoire. Sa mère l'embrasse encore, Balder s'accroche à elle.

- Je viendrai te rendre visite en Suisse, lui répète-t-elle pour le tranquilliser.

L'abbé chargé d'accompagner les enfants à Lucerne attrape Balder par le bras et grimpe avec lui dans le wagon. Balder se débat. La portière claque, le train démarre, l'image de sa mère se trouble de larmes, se noie dans la fumée. Il ne voit plus rien, ne veut plus rien voir. Vers où l'emmène-t-on?

- C'est pour ton bien ! lui avait dit sa mère, notre maison est détruite, nous n'avons pas grand chose à manger, il te faut reprendre des forces.

« *Elle ne m'aime plus, personne ne m'aime plus, se dit-il, recroquevillé sur la banquette du train, je ne suis qu'un estropié* »

Une peau très fine comme du papier à cigarettes recouvre ses blessures : elles viennent à peine de se cicatriser. Depuis des mois, la mort le poursuit : la terre entière lui en veut et pourtant il n'est coupable de rien : il a simplement vécu heureux.

Comme les chatons d'une nichée trop féconde, il se sent projeté contre le mur noir de l'horizon. René est là, Jacqueline aussi et d'autres encore. Emporté,

arraché. Il coule. Il n'est plus que larmes. Il aurait tant aimé rester prisonnier du lit, comme le ruisseau qui encercle la forêt de Pfastatt.

Mais le train torpille l'espace. Balder croit entendre la plainte monstrueuse des stukas qui piquent sur le village. Un râle abominable traverse le ciel. « ... *Piquent dans le soleil, le crèvent ...* ». Fil noir d'une éclipse qui [trépane](#). Les nuages bavent de sang. Balder se recroqueville encore d'avantage, serre sa tête entre ses genoux, se bouche les oreilles. Les clameurs le poursuivent. Elles montent des profondeurs de la cave à betteraves : les femmes vêtues de noir tâtonnent dans la nuit qui geint. Entre leurs doigts elles étirent le [rosaire](#). Soumises, suant la peur, elles attendent, s'embourbent dans la terre battue.

A Lucerne, en descendant du train, un autre monde : les gens par dizaines se promènent, se parlent, se regardent, rient. Une jeune femme court sur le quai et se jette dans les bras de l'homme qui l'attend. Sa robe claire vole. Balder regarde avec étonnement leur baiser.

- Gui ... Gui ! ...

A entendre ce prénom révolu, Balder est transporté dans les champs de Pfastatt, dans l'espace lumineux du temps d'avant. Quelqu'un lui prend la main. Un visage se penche sur lui pour l'embrasser. Il en est tout ébloui : des lèvres rouges comme les fraises des bois bien mûres, des yeux qui se font petits pour sourire, un corsage blanc comme de la neige, une longue chevelure noire, un corps parfumé, une fée. Uta.

- Je m'appelle Balder !

Balder n'offre plus aucune résistance, il se laisse conduire. Ni soldats, ni chars dans les rues. Des voitures luxueuses. Des gens endimanchés. Deux limousines noires les attendent devant la gare. Le chauffeur ouvre la portière scintillante. Balder s'engouffre et se laisse tomber dans le moelleux des sièges.

La voiture glisse à travers la ville : un monde préservé, à l'écart du mal. Aucune maison en ruines, les gens flânent, libres, le long du port. Un vapeur blanc, amarré à l'embarcadère s'apprête à lever l'ancre, des chants s'échappent du bateau. D'autres promeneurs se reposent sur les bancs face au grand jet d'eau qui s'élève au-dessus du lac : le vent fait vaciller la colonne blanche, arrache des gerbes de pluie fines où perlent des couleurs de fête.

Ils longent le lac qui s'étire entre les montagnes. De temps à autre Balder jette un regard timide vers Uta : son visage exprime la gaieté, la douceur, l'amour.

A Süssmatt les enfants s'assoient autour d'une grande table : ils ne soufflent mot.

- Je vous présente Tilde, dit Uta... Une jeune femme assez corpulente, en tablier blanc, un peu plus âgée qu'Uta s'approche d'eux... Elle aussi était impatiente de vous voir !

Durant toute la soirée Balder se tait. Il se laisse conduire par Uta dans la salle de bain. Elle lui ôte sa chemise, ses culottes taillées dans un morceau

d'uniforme. Pour caché sa nudité, il s'allonge vite dans l'eau. L'éponge douce et parfumée glisse sur son visage, dans ses cheveux, va et vient dans le dos. Il ferme les yeux. Uta voit les blessures. Partout où passe l'éponge la chair, les muscles se détendent. Un grand bien-être envahit Balder.

Entre des draps blancs, il s'endort, ange égaré sur un bout de terre miraculeuse. Mais au cœur de la nuit un cauchemar le réveille: de gros insectes carapacés sortent de la terre battue de la cave à betteraves et commencent à le mordiller de leurs pinces. Il hurle. Uta vient le calmer. Elle refait aussi le lit qu'il a mouillé. Rassuré, Balder se rendort jusqu'au matin.

Pendant plusieurs jours Balder continue de se taire. Allongé dans une chaise longue, sa tête repose sur un coussin, il regarde le ciel lointain, ne manifeste aucun intérêt pour les jeux de ses camarades. Un après-midi, de manière tout à fait inattendue, il appelle Uta.

- Madame !

- Appelle moi Uta !

- Tante Uta ! ... j'aimerais une chemise avec des manches longues ...

- Tu vois cette neige, là-haut, bientôt nous y serons ! A travers la fenêtre du petit train à crémaillère, entre deux tunnels, Uta montre à Balder le sommet du Mont Pilate.

- J'ai mal aux oreilles, et je n'entends plus rien, dit Balder en descendant du wagon.

- Ça passera ... c'est le changement d'altitude.

Uta le regarde, elle pousse un cri : du sang s'écoule de son oreille. Tous les enfants s'attroupent. Uta ne sait plus où donner de la tête.

- Tilde, nous allons redescendre, va voir l'heure du prochain départ. Il y a peut-être un médecin ...

- Ce n'est rien, dit René dans l'intention de la calmer, quand le stylo a explosé dans sa main, il fallait voir ! ... c'est rien ça ! ... le visage, le pull, tout était rouge ...

- C'est pas vrai !... c'était un porte-monnaie ! rectifie Balder . Je t'ai vu près du chêne, je t'ai appelé pour te le montrer ...

Balder est obligé de s'allonger sur un banc de la gare. Il se sent mal, mais le saignement s'arrête. Uta verse de l'alcool de menthe sur un sucre et le lui tend.

- Il ne peut pas s'en souvenir, dit René, il est tombé dans les pommes ! Voilà

comment ça s'est passé. Un soldat allemand grimpait dans l'arbre pour le gui. Il m'avait foutu une de ces trouilles ! Un truc brillant a glissé de sa poche. C'est tombé dans la neige. Quand il est reparti avec le gui coupé, je vais le ramasser. C'est un gros stylo en or. Balder arrive en courant, il me prend le stylo... Et c'est lui qui a explosé dans sa main. J'ai eu de la chance !

Le train va redescendre dans cinq minutes. Uta confie le groupe à Tilde. Elle décide de retourner seule avec Balder à Süssmatt.

Le fermier d'en face fait les foins. Les enfants l'aident: chacun a son râteau en bois et retourne l'herbe presque sèche. Balder veut aussi participer aux travaux. Sa main tient le manche et tire le foin ; avec l'autre bras il bloque l'extrémité contre son corps. Il monte et descend le pré ; chaque fois il retourne une rangée. Il croit retrouver les beaux jours de Pfastatt quand il allait jouer chez le fermier. Il jette des coups d'œil envieux vers René qui travaille plus vite. Mais déjà son rythme s'améliore : « *Bientôt je serai aussi rapide que lui* » se dit-il. Quand il arrive à sa cinquième rangée, il doit s'asseoir; la sueur brûlante qui ruisselle sur son front, sur sa poitrine, devient froide, glacée. Il frissonne, tente de se relever. Il fixe Jacqueline, elle est loin, de plus en plus loin. Le pré aussi semble s'éloigner, la lumière du soleil noircit sa rétine. Il perd connaissance.

- Son cœur est fragile, dit le médecin, mais rien de grave ... du repos.

- Tout ce que tu vois, les prés, le ciel, le lac, les montagnes, les hommes, ça n'existait pas ! ...

Balder réclame pour la troisième fois l'histoire de ce dieu qui porte son nom.

- Au début il n'y avait que la nuit. Au nord, des glaces, que des glaces. Au Sud, du feu, que du feu. Et entre les deux ? Rien ! Un immense trou, un abîme. Mais regarde, là-haut ! Chaque jour la neige diminue sur le Mont Pilate. La

même chose se passa avec les glaces. Les vents très chauds du Sud se mirent à souffler. Pour la première fois l'eau ruisselait. C'était le premier printemps !

Le bruit du train couvre la voix d'Uta : les deux yeux grand ouverts, la fossette du menton tendue vers elle, Balder attend la suite.

Le soir en s'endormant le récit d'Uta le poursuit encore : Balder était le plus beau, le plus pur, le plus juste entre tous les dieux. Si beau qu'il rayonnait de lumière. Les autres dieux l'admiraient et l'aimaient. Un seul, Loki, fut jaloux de lui. Or, Balder apprit en songe que sa vie était menacée. Sa mère inquiète voulut alors s'assurer auprès de toute chose créée, roche, plante, bête que rien au monde ne mettait sa vie en péril. Elle revint chargée de serments. Ce fut la fête parmi les dieux ; on mit Balder à l'épreuve : Qui lui jetait des pierres, qui des morceaux de bois, qui le transperçait d'une [épée](#). A la grande joie de tous, rien ne pouvait l'atteindre. On dansa. Loki, resté à l'écart, méditait sa vengeance. Il avait appris de la bouche même de la mère, qu'une jeune pousse de gui, trop inoffensive, n'avait pas été conviée à prêter serment. Il profita de l'aubaine. Le frère de Balder était aveugle, Loki le persuada d'entrer dans le jeu :

- Fais comme les autres, attaque le, je t'indiquerai la direction, lance sur lui ce rameau de gui !

L'aveugle s'exécuta et frappa son frère en pleine poitrine. Balder tomba mort. Ce fut la consternation chez les dieux. Que le meilleur d'entre eux s'en allât, aucun ne voulut s'y résoudre. On alla trouver la gardienne du royaume des morts :

- Que toute chose créée, roche, plante, bête se mette en pleurs, dit-elle, et Balder retrouvera le chemin des vivants !

Sur l'heure, tous les cavaliers disponibles furent dépêchés aux quatre coins de l'horizon. L'univers s'emplit de larmes et déjà l'espoir renaissait. Au creux d'une forêt sombre, tapie dans une caverne, seule une vieille femme avait refusé d'ouvrir. Rien n'y fit. Balder resta prisonnier du royaume des morts. Depuis ce temps le monde sans justice agonise dans les ténèbres.

N'est-il pas dit aussi qu'aucune de ses volontés ne se réalise ?

Tous les samedis, Jürgen, le jeune époux d'Uta, vient à Süssmatt. Il déjeune avec le groupe et à la fin du repas distribue à chacun du chocolat. Balder accepte les friandises mais il n'est guère heureux ces jours-là : cet homme lui fait peur et Uta fait tout pour lui plaire. Elle s'habille d'une robe fleurie. Elle rit aussi plus

que les autres jours, même aux éclats : ça l'agace , surtout lorsque Jürgen lui passe le bras autour de la taille et qu'elle se laisse attirer contre le visage rasé aux reflets bleu-canard.

L'après-midi Jürgen embrasse Uta, puis il l'entraîne jusqu'à la route où les attend le fermier avec deux chevaux. Il aide Uta à s'asseoir en amazone : elle a mis une longue jupe noire et un corsage blanc. A son tour Jürgen saute en selle et tous les deux s'éloignent. Balder les suit du regard : ils se dirigent vers la forêt. Balder se sent alors envahi de solitude, d'abandon. Il craint le pire : que Jürgen entraîne Uta dans le bois, qu'elle ne revienne plus.

Balder s'ennuie de plus en plus à rester dans sa chaise longue. Il guette le rapide de huit heures pour voir, le temps d'un éclair, tache de lumière, le wagon tout en verre, où dînent les voyageurs attablés. C'est chaque fois un instant de conte de fée : dans leurs palais transparent des princes et des princesses s'acheminent vers des contrées qu'il ignore ...

Une après-midi de fin d'été, Uta lui réserve une surprise :

- Aujourd'hui, c'est toi que j'emmène !

Une calèche tirée par un cheval à la robe gris-argenté, à la croupe pommelée les attend. Ils s'y installent et au claquement du fouet l'attelage se met en marche.

- Pour vous plaire, je lui ai mis son habit de fête, dît le fermier assis sur la banquette avant.

Des grelots fixés au joug tintent et les oeillères en cuir noir scintillent de rangées de clous dorés. Les oreilles aussi sont habillées d'une étoffe de tissu jaune. Ils traversent des forêts, atteignent des hauteurs d'où l'on domine le lac. Parfois, le fermier confie les rênes à Balder. Alors Balder rayonne de joie. Lorsqu'ils amorcent une descente, c'est lui encore qui s'occupe de la manivelle des freins. Balder est heureux. Vers le soir, ils remontent la capote pliante et dans le silence scandé par le bruit des sabots, le fermier entonne des chants tyroliens. Le lac n'est plus qu'une tache laiteuse. Mais Balder se sent à l'abri. Quand ils arrivent devant le chalet, il dort déjà dans les bras d'Uta qui caresse ses cheveux pour le réveiller. A ces moments, elle croit avoir un fils.

- Demain à dix heures et demi arrivera ta mère, lui annonce un jour Uta, ce sera pour toi l'occasion d'aller seul et à pied jusqu'à la gare de Süssmatt, mais attention au passage à niveau.

- Elle vient me chercher ? demande Balder inquiet.

- Oui !

Le lendemain Uta lui fait mettre une jolie veste en tweed et un pantalon assorti.

- Il te va bien, c'est pour toi que je l'ai acheté.

Plusieurs fois, elle doit recommencer le nœud de la cravate de soie bleue, ponctuée de rouge. Pour finir, elle glisse un petit mouchoir brodé d'animaux dans la pochette de sa veste et le laisse bien déborder.

- Elle ne te reconnaîtra plus ! dit Uta en riant.

Entre le chalet et la gare Balder pense à Pfastatt détruit par la guerre. « *Pourquoi retourner là-bas où les maisons sont en ruine ?* »

Sur le quai de la gare, sa mère accourt vers lui : il la reconnaît à peine avec son chapeau de feutre gris-clair qui semble lui dévorer la tête. Sa veste trois-quart est également grise. Une jupe plissée, couleur anthracite dépasse. Dans une main elle tient une valise et sous le bras elle serre son sac à main en cuir noir.

- Alors tu n'as pas été trop malheureux, dit-elle en l'embrassant, et après l'avoir bien dévisagé, elle ajoute :

- Tu as meilleure mine, on voit que tu as été bien nourri en Suisse ...

Pendant tout le séjour de sa mère, Balder continue à se réfugier dans un mutisme presque

total : chaque fois qu'il surprend Uta et Emma ensemble, son cœur se déchire.

- Tu sais que l'école a commencé le premier octobre, dit Emma à son fils peu de temps avant le départ. Je remercie Madame Ziegler de tout ce qu'elle a fait pour vous, vous avez tous retrouvé vos belles joues. Je dois tous vous ramener à Pfastatt.

Cette fois Balder sort de son silence :

- Je veux rester ! s'écrie-t-il.

- Et dire qu'il y a quelques mois tu pleurais de désespoir sur le quai ! répond Emma, ... ça prouve au moins que tu t'es bien amusé ici. Quoiqu'il en soit, demain matin nous devons partir.

- Je ne veux plus revoir Pfastatt, dit Balder tristement.

- Regarde, René est content de rentrer !

Balder se tait. Dans son esprit tout devient confus. Emma se tourne vers Uta :

- Que s'est-il passé ?

- Il n'est pas comme les autres ... Je vous accompagnerai jusqu'à Bâle et nous pourrons nous revoir, mais à condition que notre séparation soit réussie ! dit-elle en regardant Balder.

Uta prend à part Balder et René et leur parle longuement :

- Toi, René, tu surveilleras le grand chêne, je t'en fais le gardien ...

- Je pourrai installer mon zoo dans le jardin ? demande-t-il.

- Bien sûr, dès qu'il sera clôturé. Surtout sois vigilant ! Ce chêne a toujours occupé une grande place dans ma famille : on raconte tellement de légendes à son sujet que ça m'a rendu superstitieuse ...

Elle saisit les ciseaux et coupe une mèche de cheveux à Balder.

- Tu vois Balder, rien ne nous séparera plus ... Je garde ta boucle jusqu'à ton retour.

Puis, refaisant le même geste sur sa tête, elle ajoute :

- Tiens, je t'en donne une des miennes, mais je la confie à René : je veux qu'ensemble vous la mettiez dans un trou du chêne, ça nous portera bonheur, j'en suis sûre ...

Cet échange secret, presque solennel, cette complicité entre les trois, tranquillise Balder : il comprend que pour rien au monde leur lien ne devra être rompu et qu'aucune force ne pourra plus le briser.

Au moment de l'embrasser une dernière fois dans son lit, Uta lui donne une photo d'elle.